De Clara à Albertine disparue : un « parallélisme raisonné »

Alain Sager

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/415>

DOI : 10.4000/cps.415

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2018

Pagination : 299-313

ISBN : 979-1-03440-015-7

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Alain Sager, « De Clara à Albertine disparue : un « parallélisme raisonné » », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 43 | 2018, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 08 novembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/cps/415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.415>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

De *Clara* à *Albertine disparue* : un « parallélisme raisonné »

Alain Sager

« La liaison immédiate de la nature avec le monde des esprits est certes interrompue par l'homme, mais ces mondes ne cessent pas pour autant de ne faire qu'un et au moins de se rapporter de loin l'un à l'autre. Une certaine sympathie ne laisse pas de subsister entre eux, comme entre les cordes de divers instruments, lorsque l'on joue un son sur l'un et que la corde correspondante de l'autre résonne sympathiquement ».

Ces lignes extraites des *Conférences de Stuttgart* de Schelling¹ nous guideront dans la méthode que nous allons suivre. Quand un son résonne sur une corde de l'instrument Proust, il arrive qu'un son lui réponde sur celle de l'instrument Schelling. Il peut ainsi exister entre eux un certain *consensus harmonicus*, même si la « liaison » entre leurs « mondes » respectifs est quelquefois « interrompue », sans jamais cesser tout à fait.

Dans *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*², Luc Fraisse déplore que des erreurs de méthode et une certaine dispersion empêchent Anne Henry de procéder à un « parallèle raisonné » entre l'auteur de la *Recherche* et l'œuvre de Schopenhauer. Bien sûr, le parallélisme que nous allons tenter entre *Clara* et *Albertine disparue* sera beaucoup plus modeste et limité. Nous n'oublions pas que si Proust a eu un contact direct avec l'œuvre de Schopenhauer, il n'a très probablement connu celle de

1 SCHELLING, *Conférences de Stuttgart*, p. 255.

2 L. FRAISSE, *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, p. 760.

Schelling qu'indirectement, grâce à divers intercesseurs³. Il est donc fort douteux que Proust ait jamais lu *Clara*, en dépit de son apprentissage de l'allemand au lycée Condorcet, alors même qu'il déclarera avoir presque complètement oublié « la langue de Goethe et de Shelling [sic] » dans une lettre de 1908 à Lionel Hauser⁴.

Sous le titre original de *Sur la liaison de la nature et du monde des esprits*, *Clara* a été écrit par Schelling en 1810, à un moment charnière de son évolution philosophique, entre les *Recherches sur la liberté humaine* de 1809, les *Conférences de Stuttgart* de 1810 et l'entreprise inachevée des *Âges du monde*. Le récit a été publié pour la première fois à titre posthume en 1861 dans les *Œuvres*, puis l'année suivante en édition séparée sous le titre de *Clara*. Le 7 septembre 1809, Schelling avait perdu sa femme Caroline. Un des thèmes centraux d'*Albertine disparue* se situe au cœur de *Clara*, puisque dans le roman de Schelling l'héroïne endeuillée pleure la perte de son époux Albert. Le récit se présente sous la forme d'un dialogue à quatre voix : Clara elle-même, un pasteur, un moine bénédictin et un médecin. Le problème de la survivance des défunts et du rapport entre notre monde et celui des esprits y est central⁵.

Nonobstant cette « sympathie » générale « subsistant » entre les deux œuvres, un parallèle entre *Clara* et *Albertine disparue* conduit certainement à mettre en évidence de notables divergences. Par exemple, le thème de la jalousie semble absent de *Clara*, alors qu'il constitue une dimension essentielle de la souffrance et du deuil chez le héros d'*Albertine disparue*. De même, « seule la pensée de Dieu ramène la clarté et la paix en nous-mêmes », dit Clara à la fin de la première conversation du récit de Schelling⁶. Mais on ne voit jamais un Dieu personnel se déranger dans l'univers d'*À la recherche du temps perdu*, malgré les formes de dévotion élémentaires de tante Léonie, de Françoise ou même du baron de Charlus. On pourrait inverser ici la remarque de Feuerbach

3 Dans le présent volume voir notamment les commentaires à cet égard de Gérard Bensussan et Luc Fraisse.

4 *Correspondance de Marcel Proust*, t. VIII, 1981, p. 213.

5 Sous la direction d'Alexandra Roux, une traduction et des études de *Clara* ont été publiées sous le titre *Schelling, philosophe de la mort et de l'immortalité*. Cet ouvrage est irremplaçable.

6 SCHELLING, *Clara, ou sur la liaison de la nature avec le monde des esprits*, traduction française d'É. Kessler, entièrement révisée par P. David et A. Roux, in : *Schelling, philosophe de la mort et de l'immortalité*, p. 200.

concernant Schelling, en disant : « M. Proust ne s'y connaît qu'à propos de l'homme – et cela dès ses premiers écrits – mais il ne sait rien de Dieu »⁷. Quoi qu'il en soit, le fond métaphysique de *Clara* ne présente que peu de parenté avec les préoccupations et les tourments émotionnels du héros d'*Albertine disparue*.

Alors, pourquoi s'engager dans une telle voie ? Nous sommes parti d'une allusion fugitive de Xavier Tilliette dans la biographie qu'il a consacrée à Schelling. Évoquant dans *Clara* la « métamorphose de Caroline en Albert », il indique entre parenthèses : « (Albertine disparue) ». La référence à l'ouvrage de Proust est censée illustrer « l'identité Schelling-Klara, étrange chiasme et indice que la frontière secrète des sexes est insaisissable »⁸. Avant d'envisager d'autres parallèles possibles, nous commencerons par ce point.

Dans le récit de Schelling, le personnage de Clara incarne aussi bien la défunte Caroline que le deuil de son époux. Lorsque Clara évoque « cette amie prématurément transfigurée qui fut l'ange de ma vie »⁹ et les circonstances de son agonie, on peut reconnaître les termes employés par Schelling lui-même au chevet de Caroline. Mais Clara incarne aussi le comportement de la protégée de celle-ci dans ces tragiques circonstances, cette Pauline Gotter pleine de sollicitude qui deviendra la seconde femme de l'auteur. Grâce à ces transpositions, l'auteur de *Clara* atteint ce degré supérieur de l'art d'aimer, décrit dans *Lucinde* par Friedrich Schlegel, celui-ci ayant été fortement épris de Caroline à un moment donné. Ce degré suprême de l'amour est atteint par l'adolescent quand il « n'aime plus seulement comme un homme, mais aussi en même temps comme une femme »¹⁰.

Dans la *Recherche du temps perdu*, *Albertine disparue* ne représente pas un exemple exclusif du flou qui entoure la « frontière secrète des sexes », mais cette œuvre en constitue bien un moment privilégié. Le héros envoie Aimé, le maître d'hôtel de Balbec, enquêter dans la

7 L. FEUERBACH, *Philosophische Charakterentwicklung. Sein Briefwechsel und Nachlass (1820-1850)*, p. 311. « M. Schelling ne s'y connaît qu'à propos de Dieu – et cela dès ses premiers écrits – mais il ne sait rien de l'homme », citation et références données par J.-F. COURTINE, *Heidegger et la phénoménologie*, p. 60.

8 X. TILLIETTE, *Schelling. Biographie*, p. 193.

9 *Clara*, op. cit., p. 230.

10 F. SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 91.

station balnéaire, puis en Touraine. Les témoignages recueillis auprès d'une doucheuse, puis d'une blanchisseuse, confirment sans équivoque l'amour d'Albertine pour les femmes. Ainsi, « Albertine n'appartient pas à l'humanité commune, mais à une race étrange qui s'y mêle, s'y cache et ne s'y fond jamais »¹¹.

Parmi tant d'épisodes qui l'expriment, ce thème apparaît avec évidence dans les interrogatoires que le Narrateur inflige à Andrée, à propos de ses mœurs et de ses rapports avec Albertine. Alors qu'Andrée pressée de questions se referme sur ses secrets, « à ce moment », dit le héros, « je m'aperçus dans la glace ; je fus frappé d'une certaine ressemblance entre moi et Andrée »¹². N'est-ce pas cette ressemblance qui jadis à Balbec avait poussé Albertine à revenir précipitamment dans la capitale pour retrouver Andrée ? Donc, ne faut-il pas voir dans l'amour affiché d'Albertine pour le héros le transfert d'une prédilection originelle pour Andrée ? On voit que la « frontière secrète entre les sexes » peut être incessamment franchie dans les deux sens.

Plus tard, devant recevoir Andrée chez lui, le héros entend dans son petit salon la voix d'un visiteur déclamant des vers, censément à une femme. Méprise ! C'est M. de Charlus récitant un déluge de poèmes à Morel, militaire en partance. « M. de Charlus », confie le narrateur, « qui donnait d'habitude à l'amour une forme plus mâle, avait aussi ses langueurs »¹³. Le thème est traité plus précisément dans une esquisse de ce passage, non retenue intégralement par Proust dans le texte définitif. M. de Charlus explique au héros pourquoi il est touché par un poème de Charles Cros, alors que celui-ci fait parler une femme : « toutes les amours sont si pareilles », dit M. de Charlus, « la transposition est facile à faire »¹⁴. La formule pourrait servir de réponse à toutes les interrogations factices qui portent sur le sexe réel ou supposé des héroïnes de Proust. Quand il s'agit d'amour, peu importe le sexe du partenaire. On évoquera encore l'interrogation de Lucinde, dans le roman éponyme de Friedrich Schlegel : « Les humains ne peuvent-ils donc pas parler les uns avec les autres sans se demander s'ils sont des hommes ou des femmes ? »¹⁵.

11 *Albertine disparue, Recherche*, t. IV, p. 108.

12 *Idem*, p. 129.

13 *Idem*, p. 178.

14 *Le Temps retrouvé*, p. 634.

15 F. SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 119.

Dans *Albertine disparue*, si riche en rebondissements et en révélations successives, nous apprenons encore les goûts de Saint Loup pour Sodome, dans le temps même où il ne cesse de faire des enfants à Gilberte¹⁶. Et le héros se souvient qu'à Doncières, Saint Loup regardant Charlie d'une façon un peu prolongée, avait dit: « c'est curieux, ce petit, il a des choses de Rachel. Cela ne te frappe pas? Je trouve qu'ils ont des choses identiques »¹⁷. On comprend donc aisément le constat émis par le héros: « que l'amour de Robert eût été par moments sur les confins qui séparent l'amour d'un homme pour une femme et l'amour d'un homme pour un homme, c'est possible »¹⁸. Encore une fois, on nous permettra de citer *Lucinde*: l'adolescent qui a atteint le degré suprême de l'art d'aimer « n'aime plus seulement comme un homme, mais aussi en même temps comme une femme »¹⁹.

Pour être complet, on n'oubliera pas la métamorphose physique qui accompagne l'homosexualité dans le personnage de Legrandin. Dans *Du côté de chez Swann*, un « redressement rapide » fait « refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin », ce qui fait déjà soupçonner dans l'esprit du héros « la possibilité d'un Legrandin tout différent de celui que nous connaissions »²⁰. Mais dans *Albertine disparue*, « comme les femmes qui sacrifient résolument leur visage à la sveltesse de leur taille et ne quittent plus Marienbad, Legrandin avait pris l'aspect désinvolte d'un officier de cavalerie »²¹. Si l'auteur de la *Recherche* n'était pas mort, qui sait où se serait arrêtée la liste des révélations portant sur l'homosexualité des personnages?

Dans *Clara* comme dans *Albertine disparue*, l'hérédité joue un rôle important dans cette dissolution de la frontière des sexes. La ressemblance frappante qui apparaît entre Clara et le portrait d'un de ses ancêtres deux siècles auparavant, pourrait « faire croire à la transmigration des âmes », indique d'emblée le pasteur lors de la première conversation du récit de Schelling²². De même, le médecin s'interroge pour savoir si « quand la race s'éteint, il ne reste plus guère que la forme féminine où reviennent

16 *Albertine disparue*, t. IV, p. 259.

17 *Idem*, p. 261.

18 *Idem*, p. 261.

19 F. SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 91.

20 *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 123.

21 *Albertine disparue*, t. IV, p. 244.

22 *Clara*, *op. cit.*, p. 190.

les hautes figures des ancêtres»²³. À considérer leur aspect extérieur on pourrait tenir Clara et son lointain ancêtre pour frère et sœur, mais la parenté de leurs destins respectifs est non moins étonnante.

« Qui sait ce qui conduisit ce frère d'autrefois (car c'est ainsi qu'il me faut le nommer) en ces murs solitaires, et le poussa à terminer sa vie dans l'isolement? Peut-être des rapports semblables à ceux qui font tant préférer à notre amie le calme de notre vallée silencieuse à la vie dans le monde »²⁴.

De même, le duc de Guermantes présente « la même manière nerveuse que M. de Charlus », son frère, « de tourner son poignet, comme s'il crispait autour de celui-ci une manchette de dentelles, et aussi dans la voix des intonations pointues et affectées ». Mais si ce geste ne présente pas de signification particulière chez le premier, il évoque les « goûts spéciaux » du second, « l'individu exprimant ses particularités à l'aide des traits impersonnels et ataviques qui ne sont peut-être d'ailleurs que des particularités anciennes fixées dans le geste et dans la voix ». Dans cette véritable « histoire naturelle » d'une lignée, le duc de Guermantes « serait dans une famille perversie l'être d'exception, que le mal héréditaire a si bien épargné que les stigmates extérieurs qu'il a laissés sur lui y perdent tout sens »²⁵.

On rappellera encore comment le héros *d'Albertine disparue* se souvient de sa première rencontre à Balbec avec Saint Loup. À la manière dont il faisait voler son monocle devant lui, « je lui avais trouvé un air efféminé, qui n'était certes pas l'effet de ce que j'apprenais de lui maintenant, mais de la grâce particulière aux Guermantes », celle-là même « en laquelle la duchesse était modelée aussi »²⁶. Le cercle de la transmigration des sexes est complet. Il pourrait constituer, entre autres éléments, la base d'une « philosophie de l'homosexualité » du Narrateur, propre à unifier le côté de Sodome et celui de Gomorrhe. Ainsi serait exaucé le vœu formulé par l'inconscient Brichot, s'adressant en ces termes au baron de Charlus dans *La Prisonnière*: « décidément,

23 *Idem*, p. 191.

24 *Idem*, p. 190.

25 *Albertine disparue*, t. IV, p. 265.

26 *Idem*, p. 265.

baron [...], si jamais le Conseil des facultés propose d'ouvrir une chaire d'homosexualité, je vous fais proposer en première ligne»²⁷.

Mais nous pensons que d'autres thèmes peuvent faire l'objet d'un « parallélisme raisonné » entre *Clara* et *Albertine disparue*. Pour Xavier Tilliette, dans *Schelling. Une philosophie en devenir*, *Clara* représente un « de ces écrits, rares chez les penseurs de métier, qui n'ont pas vu le jour sans un événement personnel intime, sans un choc de la vie qui met la sensibilité en émoi »²⁸. À la perte de Caroline pour Schelling, fait évidemment écho l'*incipit* d'*Albertine disparue*: « Mademoiselle Albertine est partie! Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ». On sait qu'à ce choc du départ de l'héroïne s'ajoutera bientôt pour le héros celui de l'annonce de son décès.

Dans son Avant-propos à la traduction de *Clara* parue chez L'Herne en 1984, Jean-François Marquet évoque « les amours curieusement palimpsestes de Schelling »²⁹. Le mariage avec Pauline Gotter en 1812 ne s'écrit-il pas en partie sur le registre de son amour pour Caroline, morte en 1809? De son côté, Xavier Tilliette rapporte les rumeurs, qu'il juge infondées, suivant lesquelles Schelling se serait d'abord épris d'Augusta Boehmer, la fille d'un premier lit de Caroline³⁰. Mais pour lui aussi, « la pensée de Pauline se surimprime exactement à l'absente »³¹.

« Ainsi », dira le héros du *Temps retrouvé*, « mon amour pour Albertine, tant qu'il en différait, était déjà inscrit dans mon amour pour Gilberte »³². Dans *Albertine disparue*, il évoque une lettre adressée à la fugitive, dans laquelle il feint de ne pas tenir à elle, en soulignant déjà: « seule fierté qui restât de mon ancien amour pour Gilberte dans mon amour pour Albertine »³³. Mais dans cette œuvre, il renvoie à une écriture plus primitive encore du palimpseste amoureux. Il s'interroge de la manière suivante:

« Qui m'eût dit à Combray, quand j'attendais le bonsoir de ma mère avec tant de tristesse, que ces anxiétés guériraient, puis renaîtraient

27 *La Prisonnière, Recherche*, t. III, p. 811.

28 X. TILLIETTE, *Schelling. Une philosophie en devenir*, t. I, p. 556.

29 Voir SCHELLING, *Clara*, p. 8.

30 X. TILLIETTE, *Schelling, op. cit.*, p. 73.

31 *Idem*, p. 204.

32 *Le Temps retrouvé, Recherche*, t. IV, p. 483.

33 *Albertine disparue*, t. IV, p. 40.

un jour non pour ma mère, mais pour une jeune fille qui ne serait d'abord sur l'horizon de la mer, qu'une fleur»³⁴?

On entend ici un écho du comportement de Julius, dans la *Lucinde* de Schlegel: «s'il était alors parmi des jeunes filles en fleur, il en trouvait facilement une ou plusieurs aimables»³⁵.

Dans «Clara ou le récit d'un retour à la vie», Alexandra Roux a attiré notre attention sur ce thème floral. D'après le récit de Schelling, «l'extinction de la fleur est la figuration du "deuil" que la nature est condamnée à faire de toutes ses floraisons»³⁶. Dans *Albertine disparue*, la fleur figure le deuil que le héros est condamné à porter de l'amour lui-même. En témoigne à Venise une ultime et pâle inscription sur son palimpseste amoureux. Il commence à nouer une idylle avec une jeune Autrichienne. Il commence à lui dire les mêmes choses mêmes qu'il disait au début à Albertine, à ressentir la même douleur à l'annonce de son absence, à entretenir les mêmes soupçons sur son éventuel amour des femmes. Mais symboliquement, s'il y a des jeunes filles à Venise, ses beaux jours sont ceux d'un «printemps sans fleurs»³⁷. L'idylle vénitienne, fanée avant d'éclore, ou le négatif de la floraison amoureuse sur l'horizon maritime de Balbec.

Le thème de la duplicité des êtres se situe au centre d'*Albertine disparue*. Poussé par le démon de la curiosité jalouse, le héros découvre à la place de l'Albertine qu'il a aimée et qui «restait dans son cœur», une jeune fille différente «multipliant les mensonges et les tromperies là où l'autre m'avait si doucement rassuré»³⁸. Dessillé, le héros confie encore :

«j'aurais dû penser qu'il y a l'un devant l'autre deux mondes, l'un constitué par les choses que les êtres les meilleurs, les plus sincères, disent, et derrière lui le monde composé par la succession de ce que ces mêmes êtres font»³⁹.

34 *Idem*, p. 82.

35 F. SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 161.

36 Alexandra Roux, «Clara ou le récit d'un retour à la vie», in: *Schelling philosophe de la mort et de l'immortalité*, p. 85.

37 *Albertine disparue*, t. IV, p. 227-228.

38 *Idem*, p. 106.

39 *Idem*, p. 191.

Clara formule des remarques tout à fait similaires lors de la première conversation du récit de Schelling. Évoquant la vie dans les monastères, « il me semble », dit-elle,

« que tout ce qui ne subit pas le changement suscite un certain respect, de même que rien ne diminue plus notre estime que le contraire. L'être humain que je vois dans les rapports courants de l'existence reste toujours pour moi un être incertain et changeant. Qui sait si la même personne, que je vois maintenant accomplir des actes nobles et sincères, par la suite n'agira pas, sous le poids des circonstances, de façon mesquine et hypocrite? »⁴⁰.

Dans sa biographie de Schelling, Xavier Tilliette rapporte que Caroline « pouvait être égoïste, méchante même, méchante langue. C'est pourquoi elle s'est fait tant d'ennemis, pour lesquels elle était "dame Lucifer" ou "madame Putiphar" »⁴¹. Dans le roman, Clara ajoute: « le même qui aujourd'hui apparaît serein, libre et pur, ne sera-t-il pas tôt ou tard enchaîné par une violente passion, assombri, déchiré? »⁴². Aurait-ce été le cas si Albert-Caroline eût vécu, et Clara-Schelling aurait-elle connu un jour les affres du héros d'*Albertine disparue*? Si la lecture de Proust peut gagner à celle de Schelling, en retour la lecture de celui-ci à travers le prisme proustien peut sans doute nous offrir des éclairages inattendus. On pourrait appliquer à la rencontre d'Albertine et du héros de la *Recherche* ces propos de Clara: « ce qui n'était au départ qu'un hasard agit ensuite, une fois présent, avec la violence irrésistible d'une effrayante nécessité ». Et quelques lignes plus loin: « nous sommes des êtres dont l'amour ne reste pas impuni »⁴³.

Une même symbolique de la lune et du lac est également présente dans les deux œuvres. Elle illustre parfaitement dans chaque cas cette « liaison entre la nature et le monde des esprits » caractérisée dans le sous-titre de *Clara*. « Si au cœur de la nuit », confie Clara dans la troisième conversation du récit de Schelling,

« une lumière se levait et qu'un seul jour nocturne, une seule nuit diurne nous baignait tous, là serait enfin le terme ultime de nos désirs. Est-ce pour cette raison, ajouta-t-elle, que la nuit de pleine

40 *Clara*, p. 196.

41 X. TILLIETTE, *Schelling. Biographie*, p. 73.

42 *Clara*, p. 196.

43 *Idem*, p. 208.

lune émeut notre être intime d'une si étonnante douceur, qu'elle fait frissonner notre cœur du pressentiment d'une vie spirituelle toute proche?»⁴⁴.

Plus tard, aux confins de l'hiver et du printemps, lors d'une ascension jusqu'à la vieille chapelle dans la forêt, Clara confie dans l'ultime conversation, qu'elle

«a attendu de voir le lac pendant tout l'hiver avec impatience [...]. Nous avons si souvent et abondamment parlé de la vie des esprits, et j'avais toujours devant les yeux l'image du lac. Ce n'est certainement pas sans raison que les Anciens ont placé le siège des bienheureux sur des îles baignées par les eaux du lac».

Le médecin approuve cette association de pensées. Au contraire de la rivière, «image de la vie réelle», qui entraîne notre imagination vers un lointain avenir, «le lac est une image du passé, du silence et de la réclusion éternels»⁴⁵.

Les deux images se trouvent réunies dans un passage d'*Albertine disparue*. Le héros vient d'apprendre la mort d'Albertine. Il tente de boucher les yeux et les oreilles de sa mémoire. Il tâche d'éviter les sensations qui le renvoient au passé. Mais c'est peine perdue. Dans le flux des souvenirs qui l'accablent, une ultime réminiscence surgit :

«que de fois j'avais traversé pour aller chercher Albertine, que de fois j'avais repris, au retour avec elle, la grande plaine de Cricqueville, tantôt par des temps brumeux où l'inondation du brouillard nous donnait l'illusion d'être entourés d'un lac immense, tantôt par des soirs limpides où le clair de lune, dématérialisant la terre, la faisant paraître à deux pas céleste [...] enfermait les champs, les bois, avec le firmament auquel il les avait assimilés, dans l'agate arborisée d'un seul azur!»⁴⁶.

La «vie spirituelle toute proche» qui émeut Clara dans la nuit de pleine lune se retrouve chez le héros quand, dans les rues de la capitale, il lui arrive «d'isoler sur le dos d'un banc, de recueillir la pureté naturelle d'un rayon de lune au milieu des lumières artificielles de Paris»⁴⁷. Mais «la liaison entre la nature et le monde des esprits», pour reprendre le

⁴⁴ *Idem*, p. 228.

⁴⁵ *Idem*, p. 250.

⁴⁶ *Albertine disparue*, t. IV, p. 62.

⁴⁷ *Idem*, p. 63-64.

sous-titre de *Clara*, est plus sensible encore quand le héros d'*Albertine disparue* évoque plus loin la morte: « mon imagination la cherchait dans le ciel, par les soirs où nous l'avions regardé encore ensemble; au-delà de ce clair de lune qu'elle aimait, je tâchais de hausser jusqu'à elle ma tendresse pour qu'elle lui fût une consolation de ne plus vivre »⁴⁸.

À la lecture de ces passages, on peut se demander si l'influence diffuse et indirecte de Schelling sur l'œuvre de Proust ne s'identifierait pas avant tout à cet idéalisme romantique, dont l'auteur de la *Recherche* se moque à l'envi, mais auquel il sacrifie notablement dans *Albertine disparue*. Nous n'entendons pas ici l'idéalisme romantique au titre d'une vague sentimentalité irrationnelle, mais au sens que Novalis donne au verbe « romantiser »: « ce n'est pas autre chose qu'élever à une puissance qualitative. Le moi inférieur sera identifié dans cette opération avec un moi meilleur »⁴⁹.

L'« opération » peut tout aussi bien s'appliquer à autrui. Pour le héros endeuillé d'*Albertine disparue*, « cet amour pour un être devenu si lointain était comme une religion, mes pensées montaient vers elle comme des prières »⁵⁰. Sauf erreur de notre part, ce passage doit représenter l'un des deux seuls exemples dans toute la *Recherche* où le héros se présente comme le pratiquant d'un culte religieux personnel, – « avec la naïveté des théologiens antiques », précise-t-il –, même si cette religion apparaît très éloignée de toute orthodoxie⁵¹. Le reste s'ensuit: « je me mis à lire des livres sur les tables tournantes, je commençai à croire possible l'immortalité de l'âme ».

Dans *Clara* comme dans *Albertine disparue*, un lien s'établit entre les vivants et les morts, même si la sérénité prévalant dans le roman de Schelling ne se retrouve pas chez le héros de Proust. S'adressant au défunt, Clara se confie dans la première conversation:

« pourtant mes larmes coulent ici calmes et pures; quelle que puisse être la partie de terre où elles tombent, elles pénétreront par une

48 *Idem*, p. 93.

49 NOVALIS, *Œuvres complètes*, II, *Les fragments*, p. 66.

50 *Albertine disparue*, t. IV, p. 93.

51 L'autre exemple est hautement significatif, puisqu'il s'agit de la « figure aimante » que la mère tend au héros « comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir » (*Du côté de chez Swann*, t. I, p. 13).

force magique jusqu'à toi et t'apporteront leur fraîcheur dans la tombe»⁵².

Le pasteur approuve tout ce qui peut nous rappeler «une liaison nous reliant à l'au-delà». Mais le religieux bénédictin se déclare «d'un avis différent». Pour nous aider à remplir les devoirs d'amour et de fidélité à l'égard de nos proches, il voudrait qu'on se rappelle constamment «qu'ils sont mortels et qu'à leur mort toute relation avec eux nous sera enlevée, que la passion de notre amour ne pourra pas plus les atteindre que celle de notre haine et de notre mépris»⁵³.

Le héros d'*Albertine disparue* voudrait à l'origine adopter un tel point de vue. La morte ignore qu'il sait tout de l'aventure qu'elle a connue avec la blanchisseuse. Mais

«je me disais: Pourquoi me tourmenter? Celle qui a eu du plaisir avec la blanchisseuse n'est plus rien, donc n'était pas une personne dont les actions gardent de la valeur. Elle ne se dit pas que je sais. Mais elle ne se dit pas non plus que je ne sais pas, puisqu'elle ne se dit rien».

Raisonnement apparemment imparable. Mais la jalousie emporte tout, et ne se laisse pas «arrêter par les barrières fictives de la mort»⁵⁴. Si le héros rêve d'occultisme, de faire tourner une table ou de rencontrer Albertine «dans l'autre vie», c'est afin de lui dire: «Je sais pour la blanchisseuse»⁵⁵. La «force magique» qui relie les vivants et les morts dans *Clara* revêt ici une puissance maléfique.

Néanmoins, on peut discerner dans *Clara* comme dans *Albertine disparue* l'existence d'une «frontière insaisissable» entre les vivants et les morts, analogue à celle qui concerne les sexes. Le héros d'*Albertine disparue* parle de la fuite de la jeune femme dans des termes qui évoquent le deuil consécutif à un décès. Mais jamais la jeune femme n'aura été aussi vivante pour le héros que dans la période qui suivra l'annonce de sa mort. N'existe-t-il pas aussi une «frontière insaisissable» entre la mort d'Albertine et celle du héros? À la fin de *La Prisonnière*, quand la séparation menace, Albertine interpelle le héros:

52 *Clara*, p. 192.

53 *Ibid.*

54 *Albertine disparue*, t. IV, p. 109.

55 *Idem*, p. 109-110.

« Venez dans ma chambre dans cinq minutes pour que je puisse vous voir un peu, mon petit chéri [...]. Mais je m'endormirai vite après, car je suis comme une morte ». Et c'est bien une morte que le héros voit alors dans Albertine endormie. « Ainsi je restais [...] devant ce corps tordu, cette figure allégorique de quoi? de ma mort? de mon amour? »⁵⁶.

On dira qu'entre Proust et Schelling, nous avons davantage mis en évidence une parenté de thèmes que le « parallèle raisonné » annoncé à l'origine. Quand sont évoqués le deuil et la perte d'un amour, il n'est pas étonnant que reviennent les mêmes alternances d'espoir et de désespoir, des interrogations semblables et des images similaires, « les miroirs ternis et les flammes mortes ». Le principe même du rapprochement avec Schelling est-il pertinent? S'il ne l'était pas, nous pourrions nous abriter derrière une remarque émise par Ludwig Wittgenstein en 1948 dans la compilation intitulée *Remarques mêlées*: « avoir exprimé une idée fausse vaillamment et clairement, c'est déjà beaucoup de gagné »⁵⁷.

Cependant, nous tenterons un ultime parallèle concernant l'expérience à la fois émotionnelle et intellectuelle que le pasteur-narrateur de *Clara* et le Narrateur de la *Recherche* nous semblent partager. Invité le soir de Noël chez Clara avec ses enfants, le pasteur confie au cours de la troisième conversation :

« il n'est pas impossible [...] que ce dont nous avons eu l'intuition immédiate de façon pour ainsi dire indivise, nous le reconstituions à nouveau devant nous par morceaux et qu'ainsi, d'une connaissance qui en chacune de ses parties n'est qu'un fragment, nous retirions à la fin un tout semblable à ce que nous avons ressenti alors et dont nous pouvons jouir lorsque la béatitude de la contemplation nous est retiré »⁵⁸.

Le héros d'*Albertine disparue* est encore loin d'un tel accomplissement. Mais dans *Le Temps retrouvé*, suivons-le dans la cour de l'hôtel de Guermantes, quand il pose le pied sur un pavé inégal. Une félicité l'envahit, semblable à celle que lui avaient donnée jadis une promenade autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, et bien sûr « la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion ». Toutes « sensations »,

56 *La Prisonnière*, t. III, p. 862.

57 L. WITTGENSTEIN, *Remarques mêlées*, p. 147.

58 *Clara*, p. 212.

nous dit-il, «que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser»⁵⁹.

Effectivement, dans *La Prisonnière*, le héros assiste à l'audition du septuor de Vinteuil. De «la ronde divine» des phrases musicales émerge triomphant un motif joyeux. Il procure au héros «une joie ineffable qui semblait venir du Paradis». Plus encore, cette phrase finale

«était ce qui aurait pu le mieux caractériser [...] ces impressions qu'à des intervalles éloignés je retrouvais dans ma vie comme des points de repère, [...] l'impression éprouvée devant les clochers de Martinville, devant une rangée d'arbres près de Balbec»⁶⁰.

La phrase du septuor qui, dans le langage proustien, paraît «synthétiser» les sensations du narrateur, constitue l'équivalent de cette «intuition immédiate, pour ainsi dire indivise» évoquée par le pasteur dans *Clara*. Et quand celui-ci parle de «reconstituer à nouveau devant nous par morceaux» cette «connaissance qui en chacune de ses parties n'est qu'un fragment», c'est très exactement l'expérience que nous fait partager le héros du *Temps retrouvé*, quand une cuiller cogne contre une assiette, qu'une serviette est portée à sa bouche, ou qu'une conduite d'eau émet un bruit strident.

Car, pour reprendre encore les termes employés par le pasteur dans *Clara*, l'œuvre proustienne se présentera bien comme «un tout semblable à ce que nous avons ressenti alors et dont nous pouvons jouir lorsque la béatitude de la contemplation nous est retiré». Certes, dans *Clara*, ce déploiement de la connaissance qui semble au pasteur «la détermination spirituelle propre à l'homme dans cette vie», se confond avec «son élévation à la science», au moins à ce moment du récit, c'est-à-dire au début de la troisième conversation⁶¹. Pour le narrateur du *Temps retrouvé*, ce sera une œuvre d'art. Mais il s'agit bien pour lui «d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées [...] c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel»⁶². À la recherche du temps perdu représente avant tout la transmutation dans l'intelligible, opérée par le narrateur, de l'expérience émotionnelle du sensible vécue par le héros.

59 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 445.

60 *La Prisonnière*, t. III, p. 764-765.

61 *Clara*, p. 212.

62 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 457.

À ce degré de généralité, il nous paraît justifié de mettre en parallèle ce parcours avec l'odyssée existentielle de la frémissante héroïne de *Clara*.

Bibliographie

N.B. : Pour les publications le plus fréquemment utilisées dans ce recueil, voir la *Bibliographie générale* figurant à la fin de l'introduction.

COURTINE Jean-François, *Heidegger et la phénoménologie*, Paris : Vrin, 1990.

FEUERBACH Ludwig, *Philosophische charackterenwicklung. Sein Briefwechsel und Nachlass (1820-1850)*, Leipzig-Heidelberg : éd. K. Grün, 1874.

NOVALIS, *Œuvres complètes*, II, *Les fragments*, éd. et trad. fr. d'Armel Guerne, Paris : Gallimard, 1975.

SCHLEGEL Friedrich, *Lucinde*, édition bilingue de Jean-Jacques Anstett, Paris : Aubier-Flammarion, 1971.

SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Conférences de Stuttgart*, in : *Œuvres métaphysiques*, trad.fr., Paris : Gallimard, 1980.

ROUX Alexandra (dir.), *Schelling, philosophe de la mort et de l'immortalité*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014.

TILLIETTE Xavier, *Schelling. Biographie*, Paris : Calmann-Lévy, 1999.

WITTGENSTEIN Ludwig, *Remarques mêlées*, trad. fr., Paris : GF Flammarion, 2002.